

## La mort de l'esprit ou la cavale de Sergio Ramirez

Monsieur le Président,  
Mesdames et Messieurs les membres du jury,  
Mesdames et Messieurs,

Aujourd'hui,

Je ne viens pas vous parler de massacre ni de guerre,  
Bien que notre homme soit ressortissant d'un pays en guerre civile.

Et je ne viens pas non plus vous parler d'un misérable, d'un sans-grade, ou d'un laissé-pour-compte,

Au contraire, notre homme est un puissant, il jouit d'une gloire littéraire internationale, et il a exercé des responsabilités politiques importantes.

Pas de massacre, et pas de misérable ? Mais ne sommes-nous pas à Caen ? De quoi parler d'autre ?

Mesdames et Messieurs, de la pire chose qui soit :  
La mort de l'esprit.

En 2021, notre pays connaissait à l'automne une rentrée littéraire comme les autres :

Des conclaves germanopratsins s'échappaient les fumées blanches des cigarettes des éditeurs et des auteurs en vue,

Désignant les lauréats de l'année.

Eh bien ! figurez-vous qu'au cours de ce même automne 2021, à 8 745 kilomètres d'ici,

Le Nicaragua célébrait lui aussi sa rentrée littéraire,  
Mais d'une manière différente.

Un ouvrage était parvenu à se distinguer particulièrement.

Un roman policier, à l'étrange titre de « Tongolele ne savait pas danser »<sup>1</sup>.

Tongolele, c'est, dans cette fiction, le sobriquet attribué au chef des services secrets du Nicaragua, qui gouverne son pays par la terreur.

---

<sup>1</sup> *Tongolele no sabía bailar*, Alfaguara, 2021; non traduit en français (N.D.E.)

À la poursuite de Tongolele, l'héroïne du roman, l'inspectrice Dolores Morales,  
C'est un jeu de mot, puisque Dolores Morales signifie « Douleurs Morales » en espagnol,

Et ainsi nos Douleurs Morales assistent impuissantes  
Aux exactions monstrueuses commises par Tongolele sur la population,  
Et contemplant l'étrange aura qui entoure le pouvoir nicaraguayen,  
Singulier mélange d'argent, de culte païen, et de mort.

Évidemment, toute correspondance avec des faits réels n'est pas totalement fortuite.

Comme le disait un auteur qui avait son lieu de villégiature d'été à quelques kilomètres d'ici, un roman est un miroir tendu au monde<sup>2</sup>,

Et ce miroir en particulier, *Tongolele ne savait pas danser*, reflète l'état du Nicaragua contemporain, et la guerre civile qui déchire ce pays depuis 2018.

Et les atrocités commises lors de cette guerre civile : les morts, les tirs de snipers sur la population, les incendies d'église par les forces de l'ordre, les familles calcinées retrouvées à l'intérieur, les tirs à balles réelles, les barricades, les assauts d'universités par l'armée, les meurtres d'étudiants,

Et j'en passe,

Je fais vite, aujourd'hui, je le répète, je ne viens pas vous parler des atrocités de la guerre.

Je viens vous parler de ceux qui n'aiment pas les miroirs, et qui n'ont cure des sept ans de malheur.

Car en effet,

Pour saluer ce roman policier, point de Goncourt, de Renaudot, ou de Femina,

Mais, la semaine de sa sortie programmée,

Dans le bureau obscur d'un magistrat, d'un trait de plume magique, un parchemin signé,

Décernant mandat d'arrêt à l'encontre de Sergio Ramirez, auteur du roman *Tongolele no sabía bailar*,

Des chefs notamment « d'incitation à la haine », de « conspiration ».

Les exemplaires papiers du roman ont été saisis et confisqués à la demande du président du Nicaragua, Daniel Ortega, le double réel de Tongolele.

Sergio Ramirez,

---

<sup>2</sup> « Un roman est un miroir qui se promène sur une grande route », Stendhal, lettre à Balzac du 16 octobre 1840. (N.D.E.)

Lauréat du prix Cervantès en 2017,  
Légende vivante au Nicaragua,  
Jadis vice-président du Nicaragua,  
Oui, Sergio Ramirez était vice-président du président Daniel Ortega,  
De ce même Daniel Ortega qu'il dénonce aujourd'hui.

Je vous l'ai dit, notre homme n'est pas un misérable,  
Et, comme tous les puissants, Sergio Ramirez est bien informé,  
Il a été informé des risques qu'il courait au Nicaragua,  
Et s'est mis en cavale ;  
Il a fui en Espagne.

Aujourd'hui, il n'est pas en train d'être torturé dans une obscure geôle, son corps ne  
repose pas dans un fossé, criblé de balles,  
Même s'il contemple la possibilité de mourir en exil, comme il le dit.  
Invité partout, dans tous les pays du monde,  
Il vit à ce jour dans une gloire et une opulence que la plupart d'entre nous ne  
connaîtrons jamais.

Alors, pourquoi s'alarmer de sa situation,  
Et la considérer avec une telle gravité ?

Peut-être aurions-nous mieux compris si nous avions vu les sauterelles essaimer au  
Nicaragua,  
Ou bien les premiers-nés périr,  
Peut-être aurions-nous mieux compris si les chars russes avaient aussi roulé vers  
Managua,  
Ou si le jour ne s'était pas levé.

Car, ne vous y trompez pas,  
Lorsque Sergio Ramirez a été exilé,  
Une catastrophe nationale s'est abattue sur le Nicaragua,  
Et sur le monde.

La dernière lumière a quitté le pays.  
Et aujourd'hui ne restent plus que les ténèbres.

M. Ramirez vit certes en bonne santé,  
Mais son esprit est exilé et sa pensée profanée.

Il ne lui est plus possible de déambuler dans les rues comme il le faisait en 2018,  
Au milieu des manifestants,  
Il ne lui est plus possible de constater les tirs,  
Et donc, il ne lui est plus possible de les écrire,  
Et nous, de les entendre.

N'est-il pas écrit qu'au commencement était le Verbe, et que tout a été fait par lui, et  
que sans le Verbe rien n'a été fait de ce qui existe ?

Au commencement de toute vie intellectuelle,  
À l'aube de toute révolution,  
Ne faut-il pas des Lumières pour éclairer ?

La liberté d'expression,  
C'est d'abord la liberté de voir,  
Et ensuite la liberté de dire ce qu'on a vu.  
Moquée, subordonnée, reléguée au second plan,  
Elle est fragile comme les fleurs, belle comme les fleurs,  
Mais beaucoup vous diront qu'elle est comme les fleurs, inutile.

Déjà,  
Rien de ce qui est beau n'est indispensable à la vie.  
On supprimerait les fleurs, le monde n'en souffrirait pas matériellement ;  
Qui voudrait cependant qu'il n'y eût plus de fleurs ?  
« Je renoncerais plutôt aux pommes de terre qu'aux roses, disait Théophile Gautier,  
Et il n'y a qu'un utilitaire au monde, capable d'arracher une plate-bande de tulipes  
pour y planter des choux<sup>3</sup>. »

Mais,  
La liberté d'expression n'est pas qu'une fleur,  
C'est tout à la fois un chou et une fleur.  
Nécessaire à la survie de notre civilisation et belle.

---

<sup>3</sup> Théophile GAUTIER, *Mademoiselle de Maupin*, 1835 (N.D.E.)

Ne vous y trompez pas, la liberté d'expression est la matrice de toutes les libertés,  
La matrice de tous les progrès,  
Car rien de ce qui n'a été fait n'a d'abord été pensé, puis dit,

Et l'injustice et l'ignorance que l'on ne peut pas dénoncer prennent le poids de la permanence,

Et demeurent des taches prêtes à tacher de nouveau.

Si la première victime de la guerre, c'est la presse,  
Le premier bâtiment que ferme le dictateur, c'est le théâtre,  
C'est qu'il y a peut-être une fonction fondamentale,  
Qu'il va falloir cesser d'ignorer,  
Sous peine de subir le même sort.

Le monde qu'on ne peut pas décrire prend le visage de l'inchangeable,  
C'est pour cette raison que nous sommes tous ici aujourd'hui.

Et aujourd'hui, un pays entier est devenu un mystère,  
Car le dernier esprit libre en a été chassé.

C'est le premier désastre.

Il en est un second, encore pire.

C'est que Sergio Ramirez est résigné à son sort,  
Et qu'il n'a rien souhaité faire pour en sortir.

Il est avocat en plus d'être écrivain,  
Et, comme tous les cordonniers, ses chaussures sont trouées.

Il se dit : « À quoi bon ? »  
Disons-lui, à quoi bon !

Car il y a peut-être une idée pour rétablir la lumière au Nicaragua.  
La solution est, pour tous les assoiffés de justice, dans le droit.

Le Nicaragua n'est-il pas partie à la Convention des Nations unies<sup>4</sup> ?

Si, depuis la création des Nations unies, comme la France.

La France n'est d'ailleurs pas si différente du Nicaragua que ce que vous pouvez croire.

Et la chute du second doit évidemment servir d'avertissement à la première.

Le Nicaragua n'est-il pas partie au Pacte international relatif aux droits civils et politiques<sup>5</sup> ?

Également, il en est partie depuis le 12 mars 1980 ; signataire avant la France<sup>6</sup>,

Il nous a précédés de huit mois dans la signature de cet acte,

Auquel il s'est soumis totalement, reconnaissant le caractère impératif de ce traité qui l'a lié.

Et donc l'article 19 s'impose pleinement :

*« Toute personne a droit à la liberté d'expression ; ce droit comprend la liberté de rechercher, de recevoir et de répandre des informations et des idées de toute espèce, sans considération de frontières, sous une forme orale, écrite, imprimée ou artistique, ou par tout autre moyen de son choix. »*

Dans cette mesure, ne reste plus qu'à Sergio Ramirez à déposer une plainte devant le Comité des droits de l'homme des Nations unies.

Ce n'est qu'une piste mais elle aurait le mérite de mettre fin à un silence assourdissant.

Car il y a dans ce silence assourdissant quelque chose de révoltant,

Dans une époque où les armes semblent l'emporter sur les plumes.

*Indignez-vous !* titrait Stéphane Hessel.

Non,

Révoltez-vous !

---

<sup>4</sup> Comme l'auteur indique que le Nicaragua est partie à cette convention depuis la création des Nations unies, il doit faire référence à la Charte des Nations unies, également appelées Charte de San Francisco, adoptée le 26 juin 1945, qui crée l'Organisation des Nations unies. Il peut aussi vouloir faire référence à la Déclaration universelle des droits de l'homme, adoptée le 10 décembre 1948 par les 58 membres composant l'Assemblée générale des Nations unies à l'époque (48 oui, 8 abstentions et 2 non-votants), le Nicaragua ayant voté pour. (N.D.E.)

<sup>5</sup> Adopté le 16 décembre 1966 par l'Assemblée générale des Nations unies et entré en vigueur le 23 mars 1976. (N.D.E.)

<sup>6</sup> 4 novembre 1980. (N.D.E.)

Pas par les armes, car les armes sont périssables, et toute conquête par les armes est nécessairement temporaire, il n'y a pas un empire conquis par les armes qui ne se soit écroulé,

Révoltons-nous ! par la plume, par la parole, et par le droit.

Exprimez-vous !

Si l'on vous bâillonne, surtout ne vous laissez pas faire, M. Ramirez !

Je le dis à Sergio Ramirez : mettez-vous en quête de votre juge,  
Si vous cherchez une aide pour le trouver, nous vous y aiderons.

Car les droits sont des habitudes, des gammes, des automatismes,  
Qu'il ne faut jamais perdre,  
Et les grands renoncements entraînent des siècles d'obscurité.

Les tyrans ne sont grands que parce que nous sommes à genoux devant eux,  
Les droits ne sont protégés que parce que nous refusons de fléchir le genou, de nous taire.

Réveillez-vous, M. Ramirez, révoltez-vous,  
Pas par les armes,  
Plus la plume, comme vous l'avez génialement fait,  
Mais, maintenant, par le droit et la justice !